

Cercle de lecture du vendredi 2 octobre 2020

LA TRAGÉDIE ET LE PIÈGE

I RACINE ET LA RUSE TRAGIQUE



Lucrèce, *De Natura rerum*
Livre 1, v. 92-101

(Rome, 1^{er} siècle avt J.C.)

...Muta metu terram genibus summissa petebat.
Nec miserae prodesse in tali tempore quibat,
quod patrio princeps donarat nomine regem;
nam sublata uirum manibus tremibundaque ad aras
deducta est, non ut sollemni more sacrorum
perfecto posset claro comitari Hymenaeo,
sed casta inceste nubendi tempore in ipso
hostia concideret mactatu maesta parentis.
exitus ut classi felix faustusque daretur.
Tantum religio potuit suadere malorum !

Muette de terreur, les genoux coupés, elle ne tenait plus debout.
La malheureuse, il ne lui servait à rien, en pareil moment,
d'avoir la première pu appeler « père » un roi !
Des hommes l'empoignèrent pour la porter tremblante à l'autel,
non pour lui faire escorte après un illustre mariage
selon le rite solennel, mais pour qu'elle tombe,
triste et chaste victime arrachée à l'âge des amours,
sous le coup immonde de son propre père.
Il obtenait ainsi l'heureux départ de ses bateaux :
Tant la religion a pu inspirer d'actes barbares !

Ci-contre : Fresque de Pompéi.

Iphigénie, dénudée pour le sacrifice, entre Agamemnon, qui se voile le visage pour pleurer, et Calchas, le prêtre, qui hésite, le couteau à la main. Car, d'après Euripide le tragique grec, suivi par Ovide le poète latin, le sort d'Iphigénie se règle dans le ciel...

Euripide, *Iphigénie à Aulis*
(406 avt J.C.)

Extrait n°2

Troisième épisode

LE VIEILLARD. O fortune! ô ma prévoyance! sauvez ceux dont le salut m'est cher.

(...) CLYTEMNESTRE. Voici ma main : rassure-toi, et parle, si tu as quelque chose à me dire.

LE VIEILLARD. Tu sais, n'est-ce pas? qui je suis, et quel est mon dévouement pour toi et tes enfants.

CLYTEMNESTRE. Je sais que tu es un vieux serviteur de ma maison.

(...) LE VIEILLARD. Oui; et je te suis dévoué plus qu'à ton mari.

CLYTEMNESTRE. Explique-nous donc enfin ce que tu as à nous dire.

LE VIEILLARD. Ta fille... son père, son propre père, va la tuer de sa main.

CLYTEMNESTRE. Comment? je repousse avec horreur ce que tu me dis là, vieillard : tu es fou. !

LE VIEILLARD. Il plongera son glaive dans le cou blanc de l'infortunée.

CLYTEMNESTRE. Malheureuse que je suis! mon mari est-il en démente?

LE VIEILLARD. Il a toute sa raison, excepté pour toi et ta fille : pour vous, il l'a perdue.

CLYTEMNESTRE. D'où lui est venue cette pensée? quel est le mauvais génie qui le pousse?

LE VIEILLARD. Un oracle, ainsi du moins l'affirme Calchas : l'armée ne partira qu'à ce prix.

CLYTEMNESTRE. Où? malheureuse mère! malheureuse aussi celle que son père veut égorger!

LE VIEILLARD. Vers les murs de Dardanos, pour rendre Hélène à Ménélas.

CLYTEMNESTRE. C'est donc le sang d'Iphigénie que le destin exige pour le retour d'Hélène?

LE VIEILLARD. Tu sais tout : ta fille va être immolée par son père à Artémis.

CLYTEMNESTRE. Et ce mariage n'était qu'un prétexte pour me faire quitter ma maison?

LE VIEILLARD. Oui, pour te décider à amener avec joie ta fille, puisqu'elle devait épouser Achille.

CLYTEMNESTRE. Ô ma fille, c'est pour notre perte que nous sommes venues ici, toi et ta mère!

LE VIEILLARD. Votre sort à toutes deux est digne de pitié : la conduite d'Agamemnon est odieuse.

CLYTEMNESTRE. Je succombe, infortunée! je ne puis plus retenir le cours de mes larmes.

LE VIEILLARD. Pleure : est-il rien de plus lamentable que de voir périr ses enfants?

CLYTEMNESTRE. Mais d'où le sais-tu, vieillard? qui te l'a dit?

LE VIEILLARD. J'étais en route, et je te portais une nouvelle lettre, au sujet du premier message que tu avais reçu.

CLYTEMNESTRE. Pour me défendre ou m'ordonner d'amener ma fille à la mort ?

LE VIEILLARD. Pour te le défendre : ton mari avait alors recouvré sa raison.

CLYTEMNESTRE. Pourquoi donc, si tu étais chargé d'une lettre pour moi, ne me l'as-tu pas remise?

LE VIEILLARD. Ménélas me l'a arrachée : c'est lui qui est cause de tout le mal. CLYTEMNESTRE. O toi qu'a enfanté la Néréide, fils de Pélée, tu entends?

ACHILLE. J'entends que tu es bien malheureuse. Quant à l'injure qui m'est faite, je ne cesse de la ressentir.

CLYTEMNESTRE. On va tuer ma fille, et ton mariage est le piège qu'on lui a tendu.

ACHILLE. Moi non plus, je ne le pardonne pas à ton mari : ne me crois pas insensible à cet outrage.

[900] CLYTEMNESTRE. Je ne rougirai pas de tomber à tes pieds : je ne suis qu'une mortelle, et toi tu es né d'une déesse. Ai-je lieu de me montrer fière? Et dois-je avoir un autre souci que le salut de mon enfant? Fils d'une déesse, viens en aide à une mère infortunée et à celle qui a été appelée ta femme, à tort, il est vrai et cependant elle a reçu ce nom. C'était pour toi, pour te la donner en mariage, que je l'amenais ici, couronnée de fleurs, et c'est à la mort que je la conduis....

Racine, *Iphigénie*
(1675)

Extraits n°3 et 4

ACHILLE

Pourquoi m'en défier ?

Acte III, scène V

Achille, Clytemnestre, Iphigénie, Ériphile, Arcas, Aegine, Doris

ARCAS

Madame, tout est prêt pour la cérémonie.
Le roi près de l'autel attend Iphigénie ;
Je viens la demander. Ou plutôt contre lui
Je viens la demander. Ou plutôt contre lui,
Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui.

ACHILLE

Arcas, que dites-vous ?

CLYTEMNESTRE

Dieux ! que vient-il m'apprendre ?

ARCAS, à *Achille*.

Je ne vois plus que vous qui la puisse défendre.

ACHILLE

Contre qui ?

ARCAS

Je le nomme et l'accuse à regret.

Autant que je l'ai pu j'ai gardé son secret.

Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête :

Dût tout cet appareil retomber sur ma tête,

Il faut parler.

CLYTEMNESTRE

Je tremble. Expliquez-vous, Arcas.

ACHILLE

Qui que ce soit, parlez, et ne le craignez pas.

ARCAS

Vous êtes son amant, et vous êtes sa mère :

Gardez-vous d'envoyer la princesse à son père.

CLYTEMNESTRE

Pourquoi le craignons-nous ?

ARCAS

Il l'attend à l'autel pour la sacrifier.

ACHILLE

Lui !

CLYTEMNESTRE

Sa fille !

IPHIGÉNIE

Mon père !

ÉRIPHILE

Ô ciel ! quelle nouvelle !

ACHILLE

Quelle aveugle fureur pourrait l'armer contre elle ?

Ce discours sans horreur se peut-il écouter ?

ARCAS

Ah, Seigneur ! plutôt au ciel que je pusse en douter !

Par la voix de Calchas l'oracle la demande ;

De toute autre victime il refuse l'offrande,

Et les dieux, jusque-là protecteurs de Pâris,

Ne nous promettent Troie et les vents qu'à ce prix.

CLYTEMNESTRE

Les dieux ordonneraient un meurtre abominable ?

IPHIGÉNIE

Ciel ! pour tant de rigueur, de quoi suis-je coupable ?

CLYTEMNESTRE

Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel

Qui m'avait interdit l'approche de l'autel.

IPHIGÉNIE, à *Achille*

Et voilà donc l'hymen où j'étais destinée !

ARCAS

Le roi, pour vous tromper, feignait cet hyménée.

Tout le camp même encore est trompé comme vous.

CLYTEMNESTRE

Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux.

ACHILLE, *la relevant*
Ah ! Madame !

CLYTEMNESTRE

Oubliez une gloire importune :

Ce triste abaissement convient à ma fortune,
Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir !
Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir.
C'est votre épouse, hélas ! qui vous est enlevée.
Dans cet heureux espoir je l'avais élevée.
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord,
Et votre nom, Seigneur, l'a conduite à la mort.
Ira-t-elle, des dieux implorant la justice,
Embrasser leurs autels parés pour son supplice ?
Elle n'a que vous seul. Vous êtes en ces lieux
Son père, son époux, son asile, ses dieux.
Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse.
Après de votre époux, ma fille, je vous laisse.
Seigneur, daignez m'attendre, et ne la point quitter.
À mon perfide époux je cours me présenter.
Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime.
Il faudra que Calchas cherche une autre victime ;
Ou, si je ne vous puis dérober à leurs coups,
Ma fille, ils pourront bien m'immoler avant vous.

Acte IV, scène 4

(extraits)

Agamemnon, Clytemnestre, Iphigénie, Aegine

CLYTEMNESTRE

Venez, venez, ma fille, on n'attend plus que vous ;
Venez remercier un père qui vous aime,
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même.

AGAMEMNON

Que vois-je ? Quel discours ? Ma fille, vous pleurez,
Et baissez devant moi vos yeux mal assurés.
Quel trouble ! Mais tout pleure, et la fille et la mère.
Ah ! malheureux Arcas, tu m'as trahi !

IPHIGÉNIE

Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi.
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien ; vous voulez le reprendre :
Vos ordres sans détour pouvaient se faire entendre.
(...)

CLYTEMNESTRE

**Vous ne démentez point une race funeste :
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste.
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.
(...)**

Sénèque, *Thyeste*

Extraits n° 5 et 6

« Acte » II

(1^{er} siècle après J.C., avant 65)

Atrée, *seul*

Atrée

Il faut oser quelque chose d'impie,
d'atroce, de sanglant, un crime tel
que mon frère voudrait l'avoir commis
- car on ne se venge pas, sans surpasser l'offense.

Le crime est digne de Thyeste, et digne d'Atrée :
Commettons-le ensemble ! Un repas abominable,
cela s'est vu dans la maison de Thrace
- crime horrible, je le reconnais,
mais l'idée est prise ; ma douleur doit trouver mieux.

**Qu'un père joyeux dévore ses enfants
de bel appétit et mange ses propres membres !**
C'est bien, c'est parfait : tout à fait le genre de supplice
Qui me convient, jusqu'à nouvel ordre.
Où est-il donc ? Depuis si longtemps
qu'Atrée baigne dans l'innocence !...
Déjà je vois toute la scène du meurtre,
l'engloutissement des enfants
dans la bouche du père – Allons, de quoi as-tu peur,
pourquoi hésiter au moment d'agir ?
Puisque le plus épouvantable, dans ce crime,
c'est lui-même qui le commettra.

« Acte III »

Thyeste et ses fils : le jeune Tantale, Plithène et un troisième fils, muets

[476] (Thyestes) Amat Thyesten frater? Aethereas prius perfundet Arctos pontus et Siculi rapax consistet aestus unda et Ionio seges matura pelago surget et lucem dabit [480] nox atra terris, ante cum flammis aquae, cum morte uita, cum mari uentus fidem foedusque iungent.	Thyeste Lui aimer Thyeste, son frère ? On verra d'abord le pôle plonger dans l'Océan, les tourbillons du détroit de Sicile se changer en lac, les blés mûrir sur la mer Ionienne la nuit noire verser le jour à la terre, s'unir et s'associer le feu et l'eau, la mort et la vie, la mer et le vent !
(Tantalus) Quam tamen fraudem times?	Le jeune Tantale Mais quelle trahison crains-tu ?
(Thyestes) Omnem: timori quem meo statuam modum? Tantum potest quantum odit.	Thyeste Toutes : ma peur est sans limite. Sans limites est son pouvoir – comme sa haine.
(Tantalus) In te quid potest? (Thyestes) Pro me nihil iam metuo: uos facitis mihi Atrea timendum.	Le jeune Tantale Que peut-il contre toi ? Thyeste Pour moi je ne crains plus rien, c'est pour vous. C'est vous qui me rendez Atrée redoutable.

LE MESSAGER.

(1327) Après que nous fûmes arrivés sur le rivage de la mer où le vaisseau d'Oreste était caché, nous que tu avais chargés de veiller sur les étrangers enchaînés, la fille d'Agamemnon nous fait signe de nous éloigner, comme si elle se disposait à allumer le feu du sacrifice, auquel il n'est pas permis d'assister, et à commencer l'expiation. Elle marchait derrière, tenant dans ses mains les chaînes des deux étrangers. Cela nous semblait suspect ; cependant tes serviteurs ne réclamèrent point. Enfin, pour avoir l'air de faire quelque chose d'important, elle pousse des cris plaintifs, et fait entendre des chants barbares, accompagnés de cérémonies magiques, comme pour l'expiation. Après avoir longtemps attendu, la crainte nous vint que les étrangers, en brisant leurs fers, ne massacrasent la prêtresse et ne prissent la fuite. Mais, pour ne pas risquer de voir des mystères dont la vue nous est interdite, nous restâmes assis en silence. Enfin nous tombâmes tous d'accord d'aller où ils étaient, nonobstant la défense.

Là nous voyons un vaisseau grec avec un équipage complet prêt à voler sur les ondes, et cinquante rameurs, les rames levées, et les deux jeunes gens, libres de leurs fers, s'approchant de la poupe. [1350] Sur le navire, les uns maintenaient la proue avec de longues perches, les autres suspendaient les ancres, d'autres s'empresaient de disposer les échelles, et tiraient les câbles qu'ils jetaient dans la mer aux deux étrangers. Pour nous, à la vue de cette machination trompeuse, déposant toute crainte, nous nous emparons de la prêtresse et des câbles, et nous nous efforçons d'arracher le gouvernail. On entre en explication : « Pourquoi, disons-nous, vous embarquer en dérochant nos statues et nos prêtresses? Qui es-tu, quel est ton père, toi qui enlèves cette femme? » — L'un d'eux répond : « Je suis Oreste, son frère, fils d'Agamemnon, si tu veux le savoir. Je retrouve ma sœur que j'avais perdue, et je la ramène dans sa patrie. » Nous n'en retenions pas moins l'étrangère, et nous tâchions de les forcer tous à nous suivre auprès de toi. Alors on en vint aux coups à la figure ; car ainsi qu'eux nous étions sans armes : les coups de poing retentissaient, et les bras des deux jeunes gens à la fois tombaient sur nos flancs et sur notre poitrine ; aussi, bientôt épuisés, nos membres se refusent à continuer le combat.

Portant les marques cruelles de la mêlée, nous fuyons sur les hauteurs, avec de sanglantes blessures, les uns à la tête, les autres aux yeux. Postés sur la colline, nous combattions avec plus de sûreté, et nous lancions des pierres; mais des archers placés sur la poupe du vaisseau nous écartent à coups de flèches, et nous forcent de reculer.

En ce moment (une vague énorme avait rapproché le vaisseau de la terre, et l'on craignait de le voir submergé) Oreste enlève sa sœur sur son épaule gauche, s'avance dans la mer, et, montant à l'échelle, dépose sur le vaisseau Iphigénie, avec la statue de la fille de Jupiter tombée du ciel. Alors du milieu du navire une voix s'élève : « Matelots de la Grèce, mettez à la voile, et faites blanchir les flots sous la rame : nous possédons l'objet pour lequel nous avons traversé le Pont-Euxin et affronté les Symplégades. » À cette voix les nautoniers répondent par un doux frémissement, et frappent la mer de leurs rames. Le vaisseau, tant qu'il fut dans le port, marchait bien ; mais au moment de franchir l'entrée, il rencontrait le choc impétueux des vagues qui le repoussait, et un vent violent, s'élevant tout à coup, le rejetait en arrière. Les rameurs avaient beau lutter avec effort contre le courant, le reflux des flots les ramenait vers le rivage.

La fille d'Agamemnon, debout, se mit à prier : « O fille de Latone, sauve ta prêtresse, [1400] favorise mon retour d'un pays barbare dans la Grèce, et pardonne-moi mon larcin. Tu aimes aussi ton frère, ô déesse ; pense que j'aime aussi le mien. » Les nautoniers répondent à la prière de la jeune vierge par de joyeuses acclamations, et de leurs bras nerveux ils font voler les rames, en s'animant par leurs chants cadencés. Le vaisseau s'avançait de plus en plus vers le détroit : un des matelots sauta dans la mer, un autre attacha des câbles aux flancs du navire. Et moi je suis accouru aussitôt ici, pour t'annoncer ce qui se passe. Va donc, et fais porter des chaînes pour les fugitifs; car si la violence de la mer ne se calme, il n'y a point de salut à espérer pour eux. Le dieu de la mer, le puissant Neptune, est fidèle à la cause de Troie, et ennemi de la race de Pélops, il fera tomber entre tes mains le fils d'Agamemnon, et te livrera sa sœur, qui oublie le sacrifice accompli en Aulide, et trahit la déesse sa libératrice.

LE CHOEUR.

O malheureuse Iphigénie, tu vas périr avec ton frère, après être retombée dans les mains de tes maîtres.

THOAS.

(1422) Vous tous, citoyens de cette terre barbare, saisissez les rênes de vos coursiers et volez sur le rivage. N'empêchez-vous pas le départ d'un vaisseau grec? Avec l'aide de la déesse, hâtez-vous, et saisissez ces hommes impies : lancez sur les flots des navires rapides, afin que, poursuivis sur mer comme sur la terre, ils ne puissent échapper, et qu'ils soient précipités du haut d'un rocher escarpé, ou empalés sur des pieux aigus. Pour vous, femmes perfides, complices de leurs desseins, plus tard, quand j'en aurai le loisir, je vous punirai. Pour le moment, occupé de soins plus pressants, je ne dois pas rester tranquille en ces lieux.

MINERVE. (1435)

Ô roi Thoas, où conduis-tu cette troupe à la poursuite des Grecs? Écoute Minerve qui te parle. Cesse de les poursuivre et de lancer contre eux ces flots de combattants. C'est par obéissance aux oracles d'Apollon, interprètes des destins, qu'Oreste est venu en ces lieux pour échapper à la colère des Furies, pour ramener sa sœur à Argos, et rapporter sur la terre que je protège la statue sacrée qui doit mettre fin aux malheurs présents. Voilà ce que j'avais à te dire. Quant à Oreste, à qui tu veux donner la mort en le surprenant sur les flots, déjà Neptune, en ma faveur, a calmé la surface de la mer; il a guidé lui-même la marche de son navire. Toi donc, Oreste, écoute mes ordres (car, malgré ton éloignement, tu entends la voix d'une déesse) : poursuis ta route, accompagné de la statue et de ta sœur Iphigénie. Lorsque tu seras arrivé dans Athènes, bâtie par une main divine, [1450] il est sur les confins de l'Attique un lieu sacré, voisin du rivage de Caryste; mon peuple le désigne sous le nom de Haies : tu y placeras la statue de la déesse, dont le nom rappellera la Tauride, et les épreuves subies par toi dans tes courses à travers la Grèce, quand la colère des Furies te poursuivait. Diane, à l'avenir, sera chantée par les mortels sous le nom de déesse Taurique. Dans les fêtes que le peuple célébrera en mémoire du pardon accordé à ton meurtre, tu établiras pour loi qu'on approche le glaive nu du sein d'une victime humaine, et qu'on en tire quelques gouttes de sang, pour que la déesse reçoive les honneurs qui lui sont dus.

Pour toi, Iphigénie, tu dois, sur les hauteurs sacrées de Brauron, devenir prêtresse de la déesse : tu y seras ensevelie après ta mort, et l'on déposera sur ton tombeau les tissus précieux laissés par les femmes qui auront expiré dans les douleurs de l'enfantement.

Je te recommande, Oreste, de ramener de ce pays ces femmes grecques, en reconnaissance du bon vouloir qu'elles vous ont témoigné. C'est moi qui t'ai sauvé et qui déjà, sur la colline de Mars, te donnai l'égalité des suffrages ; qu'à l'avenir cette loi soit toujours observée, d'absoudre celui qui obtient l'égalité des suffrages. Emmène donc ta sœur hors de ce pays, fils d'Agamemnon ; et toi, Thoas, calme ta colère.

THOAS. (1475)

Puissante Minerve, celui qui entend les ordres des dieux et refuse d'obéir est un insensé. Quoique Oreste emporte la statue de la déesse, je n'ai point de colère contre lui ni contre sa sœur. Qu'y a-t-il de beau à lutter contre la puissance des dieux ? Qu'ils aillent dans la contrée où tu règnes, et qu'ils y déposent sous d'heureux auspices la statue de Diane. Je renverrai aussi ces femmes dans la Grèce fortunée, comme ta voix me le commande. J'arrêterai l'armée et les vaisseaux destinés à poursuivre les fugitifs, puisqu'il te plaît ainsi, ô déesse.

MINERVE. Je loue ton obéissance, car le Destin règne sur toi, et même sur les dieux. Soufflez, vents favorables, portez à Athènes le fils d'Agamemnon : j'accompagnerai son navire et je veillerai sur la statue auguste de ma sœur.

LE CHOEUR. (1490) Allez et prospérez, bénissez l'heureux destin qui vous sauve. O déesse vénérable parmi les immortels comme parmi les mortels, nous ferons ce que tu nous ordonnes. Elle est bien douce à mon cœur, la promesse inespérée que je reçois. O glorieuse Victoire, sois la compagne de ma vie, (1499) et ne cesse pas de me couronner !

M. ARTAUD, *Iphigénie en Tauride*
in *Tragédies* d'Euripide. Paris, Charpentier, 1842

GOETHE, *Iphigénie en Tauride* .
(1779)

[Dénouement]

THOAS.
Eh bien partez !

IPHIGÉNIE

Non, mon roi, pas ainsi !
Je ne quitterai pas sur un mot de colère
La rive qui me fut longtemps hospitalière.
Ne nous exile pas. Que l'amitié toujours
Resserre dans nos cœurs les nœuds des anciens jours.
Tu me resteras cher comme l'était mon père.
Et si jamais banni, secouant la poussière
Des blancs chemins, quelqu'un de tes sujets, errant,
Vient jusqu'à nous, qu'il soit reçu mieux qu'un parent,
Comme un dieu. De ma main je dresserai sa couche.

Trad. Eugène d'Eichthal, Paris, A. Lemerre, 1900.

**« Cette pièce est la seule tragédie de l'histoire qui finit bien,
grâce à l'intelligence d'une femme. »**

Jean-Pierre Vincent,

In Goethe, Iphigénie en Tauride, trad. Bernard Chartreux et Eberhard Spreng,
L'Arche éditeur, 2016.

Ci-contre : *Iphigénie, devenue prêtresse en Tauride, part à la rencontre de prisonniers,
parmi lesquels se trouvent son frère Oreste et l'ami de celui-ci, Pylade.*
Fresque de la Casa di Lucio Cecilio Giocondo, Pompei (V, 1, 26, tablinio i).
112 cm x 87. Naples, Musée archéologique national.

